Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 17 (1943)

Heft: 1

Artikel: Pèlerinages et croisades : un voyage au Sinaï au IVe siècle

Autor: Junod, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870020

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

17me année N° 1 1er janvier 1943

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, N° 52

PÈLERINAGES ET CROISADES : UN VOYAGE AU SINAÏ AU IVe SIÈCLE

Leçon inaugurale, prononcée le 19 octobre 1942 à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, par M. le professeur Louis Junod, titulaire de la chaire d'histoire du moyen âge, d'histoire suisse et des sciences auxiliaires de l'histoire.

Les Croisades, quel mot évocateur pour un Occidental! Il fait surgir à l'esprit tout le proche Orient, de Constantinople à Tunis, par Antioche, Jérusalem et Damiette; il ouvre des échappées sur les lointains mystérieux de l'Asie, de la Mer Rouge et des villes saintes de l'Islam. Que de pages héroïques ou chevaleresques, que de scènes dramatiques, que de paysages pleins de charme ou de grandeur : Richard Cœur-de-Lion et Saladin, le Crac des Chevaliers et le Saint-Sépulcre, la Mer Morte et les jardins de Damas, Barberousse se noyant dans le Sélef, saint Louis en conversation avec Joinville. Et que de noms magnifiques, qui sont comme une fanfare guerrière, Bohémond et Tancrède, Godefroy et Baudoin, Foulque et Amaury. Les Croisades, c'est tout le mirage de l'Orient, du voyage, de l'inconnu; et c'est le besoin de départ qui a, pour une petite part, entraîné bien des Croisés vers la Terre Sainte, comme, aux siècles précédents, il poussait vers la Palestine tant de pèlerins.

Dans les recherches sur les origines des Croisades, on a autrefois trop uniquement mis l'accent sur les causes extérieures à l'Occident, sur les changements politiques survenus dans le Proche Orient à la suite des conquêtes turques, changements

qui gênaient, ou même empêchaient totalement les pèlerinages en Terre Sainte. Ce phénomène, important sans doute, paraît avoir été comme l'incident qui déclenche une guerre préparée depuis longtemps par des causes profondes. C'est le mérite, notamment, de M. Carl Erdmann, dans son livre *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, d'avoir montré comment s'est formé peu à peu en Europe un véritable esprit de guerre sainte et de Croisade avant la lettre ; le succès qui répondit à l'appel d'Urbain II à Clermont-Ferrand ne s'explique que parce qu'il s'adressait à des auditeurs pleins d'enthousiasme et d'avance prêts à y répondre.

Mais il ne faut pas négliger non plus le besoin d'action, le goût de la bataille, de l'aventure et de la conquête des chevaliers d'Occident. Les Croisés de la première heure ne sont pas tous de purs idéalistes : Bohémond abandonnant brusquement le siège d'Amalfi aux premiers bruits de Croisade, Bohémond répond à l'appel de l'Orient ; il voit s'ouvrir la possibilité de reprendre les projets de conquête normande qu'Alexis Comnène a réduits à néant en Epire une dizaine d'années auparavant ; sous le couvert de la Croisade, il va repartir en quête de nouvelles terres, mais c'est en Asie cette fois qu'il se taillera les domaines auxquels il se sent destiné. Qu'il s'agisse de pieux chevaliers allant délivrer le Saint-Sépulcre ou d'ambitieux avides de fiefs et de richesses, il entre sans doute dans leur résolution à tous un certain goût du voyage et de l'inconnu, tout comme pour les nombreux pèlerins qui, dès les premiers siècles du christianisme, se sont mis en route vers la Palestine.

En effet, les pèlerinages en Terre Sainte remontent très haut dans le passé chrétien. Les séjours de saint Jérôme en Orient, au IVe siècle, sont produits autant par son goût pour le pèlerinage que par celui pour la vie érémitique ; il n'y va pas seul, des dames de la haute société romaine l'y accompagnent [1]. Les

---

[1] Cf. Pierre DE LABRIOLLE : *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 1920, p. 500 ss.

voyages en Orient connaissent, dès cette époque, une grande vogue en Occident, et cette vogue ira grandissant au cours des siècles, malgré les difficultés, les dangers et les obstacles résultant des conditions politiques nouvelles : invasions des Perses, des Arabes, puis des Turcs. Cet afflux de pèlerins nous est attesté par de nombreux témoignages, et tout particulièrement par des itinéraires et des récits de voyage. Mentionnons, parmi les textes latins, ceux qui ont été réunis par Paul Geyer, sous le titre d'*Itinera Hierosolymitana* [1].

Ces textes s'échelonnent du IVe au VIIIe siècles ; la plupart ne sont pas dus à des pèlerins qui ont fait le voyage de Palestine [2] ; même quand c'est le cas, ils ne nous offrent guère, comme l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, qu'une sèche énumération de villes, de distances et de lieux de pèlerinage, sans que nous apprenions grand'chose sur le voyage ou le voyageur. Tout autre est le second texte de Geyer, celui qui porte le titre de *S. Silviae quae fertur peregrinatio ad loca sancta*. C'est un récit personnel, très personnel même, d'un long voyage en Orient, et c'est lui qui fait l'objet de cette étude. Les linguistes et les historiens de l'Eglise se sont déjà longuement occupés de ce texte, dont la langue est extrêmement intéressante, et qui nous donne des détails précis, inconnus par ailleurs, sur la liturgie de l'Eglise de Jérusalem. Nous allons l'examiner sous un autre angle, celui du récit de voyage, pour lui préparer la place qu'il mériterait dans une future histoire des voyages.

Ce texte, retrouvé au XIXe siècle par Gamurrini dans un manuscrit d'Arezzo, le seul qui nous l'ait conservé, a été édité par lui pour la première fois en 1887 [3]. Il est incomplet du début

---

[1] C'est le volume 39 du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, Vienne 1898.

[2] Eucherius compile, sans y avoir été, un tableau de Jérusalem et de la Judée, *ut mihi vel relatione cognitus erat, vel lectione compertus* (GEYER, p. 125); Adamnanus écrit sous la dictée de l'évêque Arculfus (GEYER, p. 221); Bède compose son livre *sequens veterum monumenta* (GEYER, p. 301).

[3] Paulus Diaconus l'a utilisé au XIIe siècle pour son *Liber de locis sanctis*, sans le nommer.

et de la fin, et il présente deux lacunes dans le corps de l'ouvrage, d'un feuillet chacune [1].

L'auteur en est une femme, comme le montre le texte lui-même, et Gamurrini, cherchant à l'identifier, lui a donné le nom de Silvia.

En 1903, don Férotin a proposé de l'identifier avec une certaine vierge nommée Aetheria [2]. Peu importe d'ailleurs, ce qui nous intéresse, c'est le caractère de la voyageuse. Nous la placerons dans le dernier tiers du IVe siècle, avec la plupart des critiques [3].

De quel pays venait-elle ? Son ignorance de la langue grecque [4] montre qu'elle venait de la moitié occidentale de l'Empire. Lorsqu'elle est à Edesse, en Mésopotamie, l'évêque de la ville, qui l'a accueillie avec bonté, lui dit : « Je vois, ma fille, que ton zèle pour la religion t'a amenée ici des extrémités de la terre. » [5] A prendre cette indication à la lettre, il faudrait placer la patrie de notre voyageuse aux extrémités occidentales de l'Europe, en Aquitaine ou en Espagne par exemple ; mais peut-être ne faut-il pas trop presser le sens de ce *de extremis porro terris*, et admettre simplement qu'aux yeux de l'évêque d'Edesse, il désigne un pays très éloigné, situé en tout cas au delà de l'Italie. Notre texte présente une seule allusion à l'Occident, c'est la mention du Rhône, qui sert de point de comparaison à la voyageuse pour parler de l'Euphrate, sur les bords duquel elle est parvenue en se rendant à Edesse [6]. On a dénié toute valeur

---

[1] On en a, depuis, retrouvé quelques passages dans un manuscrit de Madrid ; et l'on admet que certains passages de Paulus Diaconus, dont on ne retrouve pas l'origine, sont également empruntés à notre texte.

[2] Pour toute cette question de l'identification de l'auteur, voir LABRIOLLE, *op. cit.*, p. 505 s.

[3] *Ibidem*, p. 507 s.

[4] Cf. dans l'édition de GEYER les passages p. 49, 4 ; 52, 21 et 58, 1 et 2 par exemple.

[5] *Ibidem*, p. 62, 5 ss.

[6] *Ibidem*, p. 61, 8 ss. Cf. ci-dessous, p. 14.

indicative à cette mention, à tort peut-être. Si connu qu'ait été le Rhône par la littérature, il est difficile d'admettre qu'à cette époque une femme le prenne comme terme de comparaison pour caractériser un fleuve d'Asie, sans qu'elle et ses correspondantes vivent, sinon sur ses bords, du moins dans son voisinage. Il n'est donc pas exagéré de penser que la patrie de notre voyageuse doit être cherchée dans le sud de la Gaule, non loin du Rhône.

Venons-en maintenant à l'objet de notre étude, le voyage et la voyageuse, et commençons par l'itinéraire suivi. Partie de sa lointaine patrie en Occident, Silvie-Aetheria est venue tout d'abord à Constantinople ; de là, elle a passé la mer jusqu'à Chalcédoine, puis elle a traversé l'Asie Mineure par la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce ; elle a ensuite franchi le Taurus et, par Tarse et Antioche, gagné Jérusalem. Elle y est restée trois ans pleins, rayonnant de là sans doute d'abord dans toute la Galilée et la Judée, puis allant visiter en Egypte Alexandrie et les ermites de la Thébaïde ; d'Egypte elle se rend au Sinaï, puis rentre par la même route (Egypte et Péluse) à Jérusalem. Elle fait encore deux voyages importants, l'un au Mont Nébo, de l'autre côté de la Mer Morte, avec retour par Jéricho ; le second aux confins de l'Idumée et de l'Arabie, pour y visiter le tombeau de Job. Puis elle se décide à regagner sa patrie et part pour Antioche ; là elle profite de l'occasion pour pousser encore en Mésopotamie jusqu'à Edesse et Carrhes ; seule l'impossibilité de franchir la frontière perse la retient d'aller plus loin encore. De retour à Antioche, elle gagne Tarse, fait un nouveau crochet jusqu'en Isaurie, à Séleucie, pour y voir le tombeau de sainte Thecla ; de Tarse, elle prend enfin la route de Constantinople, avec le même itinéraire qu'à l'aller. C'est de là quelle écrit son récit à ses « sœurs », leur laissant entrevoir qu'avant de rentrer définitivement dans sa patrie, elle projette encore de passer à Ephèse pour y vénérer le sanctuaire de l'apôtre Jean. Notre texte, dans son état actuel, ne nous en apprend pas davantage.

Elle s'est mise en route pour voir les divers lieux mentionnés

dans l'Ecriture sainte. Une fois sur place, elle se fait montrer en détail la scène des événements du récit biblique. Comme elle nous le dit elle-même, « notre coutume a toujours été, chaque fois que nous pouvions parvenir à un endroit désiré, qu'on y fît d'abord une prière ; puis on lisait le passage de l'Ecriture, on y disait un psaume de circonstance, puis on faisait de nouveau une prière »[1]. Cela fait, la voyageuse ouvrait sur le paysage environnant un clair regard attentif.

Quoique modeste et pleine de reconnaissance pour Dieu qui dans sa grâce lui a permis de voir tant de choses sans qu'elle l'ait en rien mérité, elle ne craint pas dans chaque ville d'aller droit à l'évêque, pour être sûre d'être bien renseignée sur tous les sanctuaires de l'endroit. Ailleurs ce sont les moines, les ermites, les saints hommes, qu'elle met à contribution, leur demandant de tout lui montrer, conformément à l'Ecriture. Elle n'a rien du pèlerin qui mendie sa subsistance le long des routes. Elle doit appartenir à une famille riche et être de bonne sinon de haute naissance ; on ne voit pas qu'elle ait la moindre difficulté à obtenir une escorte de soldats pour traverser les régions peu sûres.

Pour mieux la connaître, nous allons faire avec elle l'excursion au Mont Sinaï. Remarquons pour commencer que, dans le reste de son ouvrage, Silvie-Aetheria parle le plus souvent au singulier, ce qui indique qu'elle voyage seule. Pendant l'excursion au Sinaï, elle parle toujours au pluriel, sauf lorsqu'elle fait une remarque personnelle, sur sa fatigue, sur ce qu'elle a vu ; visiblement, elle s'est jointe en Egypte à un groupe de pèlerins se rendant à la montagne de Dieu. Ailleurs elle nous donne quelques détails sur l'organisation de ses excursions ; ainsi à Antioche elle s'arrête une semaine jusqu'à ce que soit rassemblé ce qui sera nécessaire au voyage ; ailleurs nous la voyons partir pour l'Ausitide en profitant de la compagnie de moines qui étaient venus faire leurs dévotions à Jérusalem et rentraient dans leurs ermitages. Mais nous ne savons malheureusement

[1] Ed. Geyer, p. 52, 2 ss.

rien des préparatifs faits pour aller au Sinaï, son excursion la plus importante et la plus difficile, car nous n'avons pas le début de son récit. Nous savons seulement, d'après la suite, que le groupe dont elle fait partie, sitôt franchies les frontières de l'Egypte, est escorté, d'un poste à l'autre, par des soldats, parce que le pays est peu sûr : les mœurs des Bédouins n'ont pas changé depuis 1500 ans. Venant par Clesma, l'actuel Suez, au fond du golfe de Suez, la caravane a longé la mer sur un certain parcours avant de s'enfoncer dans les montagnes ; une des étapes a été l'oasis de Firân.

Pour mieux nous rendre compte du pays traversé, des difficultés rencontrées, nous demanderons à un moderne de nous raconter un voyage fait dans les mêmes régions. Ce sera Léon Cart, professeur de théologie à l'Université de Neuchâtel, qui fit en 1906, alors qu'il était pasteur aux Ponts de Martel, un voyage-pèlerinage dans la péninsule sinaïtique avec un groupe de onze personnes, pour la plupart des ecclésiastiques catholiques, membres de l'Ecole biblique de Jérusalem. Partie de Suez le 10 février 1906, l'expédition gagna le Sinaï, puis suivit les traces du peuple d'Israël dans le désert. Le 20 mars, les éclopés, dont notre pasteur neuchâtelois, reprenaient le train du Hedjaz à la station de Mâan, tandis que les plus vaillants se proposaient de voyager à dos de chameau jusqu'au bout, jusqu'à Jérusalem. Le récit de ce voyage assez long, souvent pénible, parfois dangereux, se lit avec un grand intérêt ; il est orné de belles photographies, de cartes et de plans ; nous y aurons recours à plusieurs reprises [1].

Au moment où commence pour nous le récit de Silvie-Aetheria, elle est arrivée à la dernière étape du voyage d'aller, à l'endroit appelé, selon Cart, le Nakb el Hâoua, le Col du Vent. « Nous parvînmes, nous dit-elle, à un endroit où les montagnes entre lesquelles nous avancions s'ouvraient et découvraient une vallée

---

[1] Ce récit de voyage, publié dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, tome XXIII (1914), p. 1 à 524, m'a été obligeamment signalé par M. le professeur Ch. Biermann, ce dont je le remercie ici.

très grande, très plane et fort belle ; au delà de cette vallée apparaissait la montagne sainte de Dieu, le Sinaï. »[1] « En ce moment, nous dit Cart, nous franchissons le sommet du col, à plus de 1500 m. d'altitude. A nos pieds, un petit vallon, creusé en cuvette, l'ouady Abou Seileh, où nous allons descendre en sautant sur des roches escarpées. En face de nous, directement, mais à une grande distance encore, le promontoire du Djebel Moûsa, le fameux Ras es Safsâf, qui passe pour être la montagne de la Loi. »[2] Silvie-Aetheria ajoute : « Lorsqu'on arrive à cet endroit, à ce que nous dirent les saints guides qui étaient avec nous, c'est la coutume de faire une prière, quand on voit de là pour la première fois la montagne de Dieu ; ce que nous fîmes aussi. »[3] Car il ne faut pas oublier que c'est une pèlerine qui visite les lieux saints, sinon avec un texte de l'Ecriture à la main, du moins en ayant dans la tête le souvenir précis de tous les lieux cités par la Bible, qu'elle a envie de retrouver tous dans le terrain, trop heureuse des précisions que peuvent lui donner les moines qui, alors comme de nos jours, ne connaissent pas le moindre doute pour localiser chaque scène de l'Ecriture.

Le massif qu'on considère très généralement comme le Sinaï du peuple d'Israël forme un ensemble dont les deux extrémités sont connues actuellement sous les noms de Djebel Moûsa, Montagne de Moïse, au sud-est (2244 m.) et de Ras es Safsâf, Promontoire du Saule, au nord-ouest (1994 m.). On pourrait, dans une certaine mesure, le comparer au Moléson, avec ses points cuminants correspondants au Moléson et au Teysachaux. Mais au lieu du beau pâturage vert qui joint les deux sommets du Moléson, « on traverse, pendant une heure environ, des vallons étroits, des gorges resserrées aux parois taillées à pic, des couloirs indescriptibles ; on monte, on descend, on vire à droite, à gauche, cahin-caha. Pas de sentier, naturellement ; on se perd dans ce tohu-bohu monstrueux. »[4] Autour de ce massif

---

[1] Ed. Geyer, p. 37, 3 ss.

[2] Cart, *op. cit.*, p. 110.

[3] Ed. Geyer, p. 37, 9 ss.

[4] Cart, *op. cit.*, p. 152.

aux deux sommets, une suite de gorges profondes et abruptes, qui le séparent des montagnes environnantes, le Djebel Catherine notamment, le point culminant de la péninsule sinaïtique, avec une altitude de 2602 m. Notre voyageuse a exactement noté cette configuration de la montagne : « Il y a une vallée assez grande, le long des flancs de la montagne de Dieu ; elle a peut-être, pour autant que nous avons pu l'estimer ou qu'on nous l'a dit, une longueur de 16.000 pas et une largeur de 4000. » [1] Actuellement, le couvent Sainte-Catherine, construit sinon fondé par Justinien et Théodora, est situé dans le vallon oriental, l'Ouady ed Der, la Vallée du Couvent ; au IVe siècle, les ermitages se trouvaient en partie dans l'ouady oriental, mais surtout dans le vallon occidental, l'actuel Ouady Ledja. « Ce vallon, nous dit Cart, est plus sauvage encore que les autres ; c'est une déchirure béante aux parois abruptes, surtout du côté du Safsâf, et le fond n'est qu'un amas de cailloux. » [2] C'est par là que se fera l'ascension de Silvie-Aetheria.

Elle fait avec étonnement la constatation que connaissent bien tous ceux qui ont pratiqué la montagne ; tant qu'elle est dans l'ouady, elle ne discerne pas le vrai sommet ; d'en-bas, la montagne a l'air de ne former qu'un tout ; à mesure qu'on monte, les diverses parties se détachent de l'ensemble, ce qui paraissait un sommet n'est plus qu'un contrefort qui, d'en-haut, aura l'air tout petit. Ce n'est qu'en redescendant qu'on pourra discerner la cime d'en-bas. « Je le savais, note notre voyageuse, avant de parvenir au sommet, car les frères nous l'avaient raconté ; mais quand j'y fus arrivée, je reconnus manifestement qu'il en était bien ainsi. » [3]

Un samedi soir, donc, la caravane, venant du Nakb el Hâoua, entre dans l'Ouady Ledja et parvient aux ermitages. « Les moines qui habitaient là nous reçurent fort humainement, nous témoignant une grande bienveillance. » [4] C'était nécessaire ; n'oublions pas que nous sommes à près de 1500 m. d'alti-

---

[1] Ed. Geyer, p. 37, 16 ss.

[2] Cart, *op. cit.*, p. 168.

[3] Ed. Geyer, p. 38, 31 ss.

[4] *Ibidem*, p. 39, 5 ss.

tude ; si la chaleur est étouffante le jour, dans ces gorges de roche nue, la nuit le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro. Lors de son ascension du Djebel Moûsa, en 1906, l'expédition trouva dans la dernière partie la roche couverte d'une mince couche de glace nocturne.

La caravane, qui a passé la nuit du samedi au dimanche au fond de l'ouady, se met en route de bonne heure, *maturius*, le dimanche matin, sans doute au petit jour, avec le prêtre et les moines de l'endroit, qui vont servir de guides pour l'ascension. Silvie-Aetheria ne nous dit pas à quel moment de l'année elle s'est rendue au Sinaï, mais on peut admettre que c'est dans les premiers mois, février ou mars, avant que la traversée du désert soit rendue trop pénible par la chaleur. La caravane gravit les flancs de l'Ouady Ledja, que Cart a défini un vallon sauvage, une déchirure béante aux pentes abruptes. Notre voyageuse note de son côté : « On gravit ces montagnes avec infiniment de peine ; en effet on ne les gravit pas lentement, peu à peu, en en faisant le tour, comme on dirait en colimaçon ; on grimpe tout droit, comme si on escaladait une paroi, jusqu'à ce qu'on arrive au pied du sommet véritable du Sinaï. » [1] La différence d'altitude, que je ne puis déterminer exactement, ne doit guère être inférieure à mille mètres. Il a fallu laisser au fond de l'ouady les bêtes, sans doute des ânes, « car la montée ne pouvait se faire en selle » [2], et la montée se fait péniblement, *cum grandi labore*, à pied. Pourtant notre pèlerine, toute à la joie de voir se rapprocher l'accomplissement de son désir, ne sentait pas la fatigue [3]. A la quatrième heure, vers 10 heures du matin, donc au bout de quatre heures de montée, si l'on admet que la caravane est partie à l'aube, on arrive au sommet. Après avoir vénéré Dieu dans l'église qui s'y trouve, après avoir regardé la grotte de Moïse, entendu la lecture d'un passage de la Bible

---

[1] Ed. Geyer, p. 39, 10 ss.

[2] *Ibidem*, p. 39, 18.

[3] *Tamen ipse labor non sentiebatur, ex ea autem parte non sentiebatur labor, quia desiderium quod habebam... videbam compleri.* Ed. Geyer, p. 39, 18 ss.

et communié, notre pèlerine ressort de l'église pour voir la vue ; elle nous répète d'abord ce qu'elle nous a dit auparavant par anticipation, son étonnement à voir les contreforts de la montagne, qui lui paraissaient d'en-bas autant de sommets élevés, être maintenant au-dessous d'elle comme de toutes petites collines, *colliculi*. Le panorama qui s'offrait aux yeux de Sylvie-Aetheria comprenait l'Egypte et la Palestine, la Mer Rouge et la Mer Parthénique, et les confins des Sarrasins ; les guides le détaillaient, au grand étonnement des pèlerins. Léon Cart, du haut du Djebel Moûsa, découvre une vue aussi étendue, mais il dispose d'une langue plus riche pour la décrire : « Quel spectacle magnifique, incomparable, unique au monde ! Devant moi, vers le sud-ouest... le Djebel Catherine... On aperçoit plus à gauche le golfe de Suez, ou plutôt on le devine dans une bande lumineuse, très lointaine, qui borde l'Egypte, mais qui, du point où je la vois, ressemble à un ruban d'opale... Au loin, derrière la dentelure des monts, s'étend le plateau de Tih, immense tapis de sable que le regard enveloppe presque complètement. A l'Orient surgit l'Arabie et une longue série de collines jaune d'or, élevées comme des autels au pied desquels se déploie la frange bleu pâle du golfe d'Akaba... Et puis, vers le sud, la pointe de la presqu'île sinaïtique, en un triangle aigu, va s'enfoncer dans la Mer Rouge comme un coin. » [1]

Ayant rassasié les désirs de leur âme, les pèlerins se mettent à redescendre du Djebel Moûsa, pour aller au second sommet, le Ras es Safsâf, relié au premier par le paysage chaotique que nous a décrit tout à l'heure Léon Cart ; c'est là que s'est réfugié Elie fuyant devant la face du roi Achab. Lorsque la caravane a tout visité, notamment le lieu où s'est tenu Aaron avec les septante vieillards tandis que Moïse recevait la loi de Dieu, c'est la huitième heure environ, soit vers 2 ou 3 heures de l'après-midi ; il reste trois milles pour achever la descente. Mais la descente doit se faire par un autre chemin, sur l'ouady du Buisson ardent, où la caravane parvient vers la dixième heure,

---

[1] CART, *op. cit.*, p. 147 s.

soit vers les 4 ou 5 heures. On trouve là une église avec, tout à côté, un jardin, un beau verger, arrosé par une eau abondante et excellente. Notre voyageuse note en effet que, alors que le mont Sinaï lui-même n'est qu'une seule masse de rocher, il y a tout autour, dans les vallons qui le ceignent, un peu de terre cultivable, où les moines plantent des arbres, dont ils tirent d'excellents fruits. Les conditions sont encore les mêmes aujourd'hui, et Léon Cart ne saurait trop vanter le jardin du couvent et sa source [1].

La journée est trop avancée pour continuer, c'est déjà le soir, la caravane passe là la nuit. Le lendemain, on se lève de bonne heure, puis on se remet en route pour rejoindre les bêtes en faisant le tour de la montagne par le nord, en passant au pied du Ras es Safsâf ; chemin faisant, les moines montrent aux pèlerins l'endroit où campait Israël tandis que Moïse était sur la montagne, celui où a été coulé le veau d'or, la pierre sur laquelle Moïse irrité brisa les tables de la Loi, en redescendant de la montagne accompagné de Josué, bref, tous les lieux où, selon les livres de l'Ancien Testament, il s'est passé quelque chose dans les vallons situés au pied du Sinaï. De peur d'en oublier un seul, notre voyageuse assure à ses sœurs qu'elle les a tous notés par écrit, pour qu'à leur tour, en lisant l'Ecriture, elles puissent mieux se représenter tous les événements qui s'y sont déroulés [2].

Ayant tout vu, ayant vénéré tous les lieux qui ont été touchés par le peuple d'Israël en allant au Sinaï ou en en revenant, la caravane reprend le chemin du retour et regagne l'oasis de Firân, escortée par quelques moines pris parmi les plus robustes. Notre pèlerine a le cœur plein de reconnaissance pour Dieu, qui lui a fait la grâce de lui accorder tant de bienfaits, et pour les ermites, qui l'ont accueillie malgré son humilité et lui ont montré tout ce qu'elle leur demandait, les Ecritures en mains.

Parvenue à Fîran, la caravane s'y arrête deux jours pour se remettre de ses fatigues ; du Sinaï il faut compter 35 milles,

---

[1] CART, *op. cit.*, p. 161 ss.

[2] Ed. GEYER, p. 44, 14 ss.

soit une cinquantaine de kilomètres, ce qui est la distance indiquée par Léon Cart. Puis en deux jours, après avoir fait de l'eau en route, la troupe parvient à l'endroit où la piste sort d'entre les montagnes, *de inter montes*, et débouche sur la mer, qu'elle va longer désormais ; tantôt on en est si près que parfois le flot vient battre les pieds des montures [1], tantôt la piste passe à cent, deux cents ou même cinq cents pas à l'intérieur, dans le désert, car il n'y a pas à proprement parler ici de route, on chemine simplement à travers le sable. Parvenue à Clesma (Suez), la caravane s'arrête de nouveau pour se reposer, à cause de la fatigue causée par la marche dans le sable [2].

Au moment où les pèlerins regagnent l'Egypte, ils remercient les soldats qui ont escorté leur caravane d'un poste à l'autre *pro disciplina romana* ; tant qu'ils traversaient des contrées peu sûres, *loca suspecta*, ç'avait été nécessaire ; maintenant qu'on arrivait en Egypte, il n'était plus besoin d'importuner davantage les soldats, *jam non fuit necesse vexare milites* [3].

Nous ne suivrons pas Silvie-Aetheria dans la fin de son voyage ; relevons seulement quelques détails qui achèveront de nous dépeindre son caractère décidé et un peu primesautier.

Elle séjourne de nouveau à Jérusalem, lorsqu'elle éprouve tout à coup le désir d'aller jusqu'au Mont Nébo, d'où Moïse a vu la Terre promise avant de mourir : immédiatement sa décision est prise, elle se joindra à une troupe comprenant un prêtre, des diacres et des frères, qui s'y rendent justement [4]. Lors de l'ascension de la montagne, elle a soin de noter exactement que la première partie, la plus longue, a pu se faire à dos d'âne ; mais le dernier bout est trop raide, il a fallu le faire à pied [5]. Quand elle est au sommet, comme au Sinaï, elle commence par accomplir ses dévotions ; puis, du seuil de l'église, elle se fait

---

[1] Ed. Geyer, p. 45, 31 s. Cf. la mention d'un passage semblable dans Cart, p. 36 s.

[2] *Ibidem*, p. 46, 21, *quoniam iter heremi arenosum valde feceramus.*

[3] *Ibidem*, p. 49, 25 ss.

[4] *Ibidem*, p. 51, 2 ss.

[5] *Ibidem*, p. 53, 10 ss.

expliquer par des religieux le panorama qu'elle a sous les yeux ; elle voit l'endroit où le Jourdain se jette dans la Mer Morte ; la vue s'étend bien au delà du Jourdain, jusqu'à Jéricho, sur la plus grande partie de la Palestine, la Terre Promise de Moïse ; à sa gauche, le pays de Sodome, avec l'emplacement de ses villes disparues ; à droite les cités des Amoréens [1].

Silvie-Aetheria est une femme de tête, au regard net et clair, à la mémoire précise, qui nous dit exactement ce qu'elle a fait et vu ; c'est plutôt rare à son époque, et c'est d'autant plus précieux pour nous. Une fois, lors d'une excursion, un compagnon vient de lui signaler un endroit intéressant ; elle n'hésite pas : « Dès que j'eus entendu cela, je descendis de ma bête. » [2] A un autre moment, se rendant à Edesse, elle arrive sur les bords de l'Euphrate, qui fait sur elle une grande impression ; c'est un grand fleuve, majestueux ; il a un courant impétueux, un peu comme le Rhône, mais il est encore plus grand. Elle ajoute : « Il fallait des bateaux pour traverser le fleuve, et même d'assez gros bateaux ; c'est pourquoi je dus attendre pendant plus d'une demi-journée pour passer. » [3]

Si elle accepte volontiers les localisations les plus détaillées des scènes de la Bible que lui indiquent les prêtres et les moines, si elle admet, tout naturellement, les miracles contenus dans l'Ecriture Sainte, ou même tel récit miraculeux que ne racontent pas les livres canoniques, elle ne manque cependant pas absolument d'un certain sens critique. Son récit n'est pas bourré de merveilleux, il est au contraire tout simple et sobre. A Carrhes, en Mésopotamie, on lui parle des tombeaux de Nachor et de Béthuel, le frère et le neveu d'Abraham ; elle, qui connaît bien les Ecritures, de s'étonner : « Je te prie, fait-elle à l'évêque de la ville, de me dire ce que je désire savoir. » — « Dis-moi, ma ma fille, ce que tu veux, et je te répondrai, si je le sais. » — Alors elle : « Je sais, par les Ecritures, que saint Abraham est venu en ce lieu avec son père Tharé, sa femme Sara, et Lot, le fils

---

[1] Ed. Geyer p. 54, 5 ss.

[2] *Ibidem*, p. 56, 23.

[3] *Ibidem*, p. 61, 8 ss.

de son frère, mais je n'ai pas lu quand Nachor ou Béthuel sont venus en ce lieu. » L'évêque, embarrassé devant une voyageuse si savante, ne peut que convenir que l'Ecriture ne parle pas, en effet, de la venue de Nachor et de Béthuel en ce lieu ; mais ajoute-t-il, il faut bien qu'ils y soient venus une fois, puisqu'on montre là leurs tombeaux [1].

Silvie-Aetheria ne se lasse pas de questionner et de vouloir tout savoir, car je suis très curieuse, nous dit-elle, *ut sum satis curiosa* [2]. Moins crédule que le compagnon d'Antonin de Plaisance [3], elle n'a pas vu, et elle en est certainement un peu désappointée, la statue de la femme de Lot changée en sel ; on lui a montré l'endroit, mais honnêtement elle doit reconnaître qu'il n'y avait rien là qui pût passer pour une colonne de sel ; on lui a dit d'ailleurs que cette place avait été autrefois recouverte par la Mer Morte. « Croyez-m'en, insiste-t-elle, lorsque nous avons vu l'endroit, nous n'avons pas vu de colonne, je ne peux pas vous tromper sur ce point. » [4]

Elle garde son jugement personnel sur ce qu'on lui montre et ne se laisse pas toujours entraîner par l'admiration des gens de l'endroit pour les beautés de leur ville. A Edesse, l'évêque lui montre le tombeau d'Agar ; elle le trouve fort beau, *valde pulchra*, mais fait à la vieille mode, *sed facta more antiquo* [5].

Malgré tout ce que ces longs voyages, dans ces contrées, à cette époque surtout, et pour une femme seule, pouvaient avoir de pénible et d'inconfortable, Silvie-Aetheria semble d'une humeur toujours égale, gaie et courageuse devant la fatigue. Elle vient de nous dire qu'elle décide de s'imposer la peine de se rendre dans l'Ausitide, aux confins de l'Idumée et de l'Arabie, mais bien vite elle ajoute : « Mais peut-on nommer cela une peine, lorsqu'on va voir ses désirs se réaliser ? » [6]

Son caractère est modeste, affectueux et tendre ; ce trait se révèle dans les noms charmants de tendresse et d'affection

---

[1] Ed. Geyer, p. 66, 21 ss.
[2] *Ibidem*, p. 58, 31.
[3] *Ibidem*, p. 169, 19 ss.
[4] *Ibidem*, p. 54, 18 ss.
[5] *Ibidem*, p. 64, 19.
[6] *Ibidem*, p. 55, 25 ss.

qu'elle donne à ses « sœurs », les correspondantes auxquelles est adressé son récit ; elle leur dit qu'elle sont ses vénérables sœurs, ses chères âmes, sa lumière. Rien ne peint mieux ce côté de son caractère que la joie qu'elle éprouve à rencontrer à Séleucie d'Isaurie une ancienne connaissance. « J'y retrouvai une amie très chère à moi, *amicissimam mihi*, sur la vie de qui tous rendent témoignage en Orient, la sainte diaconesse Marthana, que j'avais connue à Jérusalem, où elle était venue pour prier... Quand elle m'eut vue, quelle joie put être la sienne, quelle joie la mienne, puis-je vous le décrire ? » [1]

Terminons par le passage où elle conclut son récit de voyage, avant de commencer sa longue digression sur la liturgie de l'Eglise de Jérusalem.

« Le lendemain, traversant la mer, j'arrivai à Constantinople, remerciant Christ notre Dieu de ce qu'il m'avait fait la grâce, à moi indigne, de m'accorder non seulement la volonté d'aller dans tant de lieux que je désirais voir, mais encore la possibilité de les parcourir et la force de rentrer à Constantinople. Dès mon arrivée, je ne cessai, dans toutes les églises, dans les sanctuaires de tous les apôtres et de tous les martyrs, qui sont en grand nombre à Constantinople, de remercier Jésus notre Dieu, qui avait ainsi étendu sur moi sa miséricorde. De cet endroit, mes dames, ma lumière, tandis que je faisais le présent récit à votre affection, j'avais déjà pris la résolution d'aller encore, au nom du Christ notre Dieu, en Asie, à Ephèse, pour y prier sur le lieu du martyre du saint et bienheureux apôtre Jean. Si après cela je suis toujours en vie, et que j'aie pu connaître quelques pays nouveaux, je le rapporterai en personne à mes affectionnées, si Dieu me l'accorde ; sinon par écrit. Vous du moins, mes dames, ma lumière, souvenez-vous de moi, que je vive ou que je sois déjà morte. » [2]

Nous aussi, souvenons-nous, avec une pensée amicale, de la femme courageuse et gaie qui a fait jadis de si longs voyages en Orient.

Louis JUNOD.

---

[1] Ed. GEYER, p. 69, 25 ss.

[2] *Ibidem*, p. 70, 21 ss.